

Rencontre & Désencontre

Patrick Zoch Alves – juin 2026

Incipit de Katherine Pancol

La lumière du matin est froide, grise. Je pousse la porte de la laverie. Il n'y a personne. Comme dans ma vie. Je verse mon linge dans une machine. Appuie sur le programme, "express, 30 minutes". Sors un livre de ma poche. Stefan Zweig, Lettre d'une inconnue. Un homme entre. Remplit une machine, s'assied en diagonale, face à moi. Il fouille dans son sac, attrape un livre. Je ne peux m'empêcher d'en lire le titre. Lettre d'une inconnue.

Je souris, soudain heureuse, placide. Laisse échapper un soupir. Il lève la tête. Me regarde, aperçoit le livre sur mes genoux et s'exclame, ravi :

- Quel hasard ! Nous lisons le même livre

Je rougis. Mon soupir n'était pas trop bruyant ? Est-ce qu'il s'aperçut immédiatement de ma solitude ? Est-ce qu'il ne fait de la conversation que par pitié pour la vieille fille que je suis ? Où est-il simplement et sincèrement amusé par cette étonnante coïncidence ? Quel beau sourire. Et si c'était le début d'une vraie histoire d'amour ? Quelle bonne anecdote ça ferait pour mon discours de mariage, je devrais noter ça. Je prends mon téléphone pour prendre note de cette expérience inoubliable. Je m'aperçois qu'il a parlé depuis au moins 2 minutes et que je n'ai rien dit. J'improvise:

- Ah, haha ! C'est vrai ! Qu'il est drôle le destin...

Mon rire sonore et forcé n'empêche pas ma voix de s'évanouir à la fin de ma phrase. Le destin. Le destin ! Je n'ai qu'à lui dire « je t'aime » tant qu'on y est. Si j'avais rougi avant, maintenant j'étais rouge comme mon compte bancaire. Il s'aperçoit de ma gêne renouvelée et intervient pour briser le silence :

- Pour tout vous dire, cette histoire de « hasard » était une boutade, juste une manière de lancer la conversation avec une belle femme, lance-t-il me perçant avec ses yeux noisette. Je ne crois pas vraiment au destin. Je crois que c'est à nous de tracer nos propres chemins et ouvrir nos propres portes.

Oh punaise, il est philosophe. Oh là là, je ne vais pas me retenir. Fais-moi un bébé tout suite ! Calme, calme. Respire, Respire. Tu as devant toi l'homme de ta vie. Probablement... Certainement ! Potentiellement ? Assurément ! Dans tous les cas, il faut se la jouer tranquille, cool. On ne parle pas de plans, ni d'amour, ni de mariage, ni d'enfant, ni de compte-commun. Surtout pas de compte-commun ! On reste consensuel :

- Et, hein, c'est la première fois que tu ouvres la porte de cette laverie ? Dis-je avec un sourire mi-séducteur, mi-clown.

Il sourit encore et sort un petit rire sonore en se penchant en arrière sur sa chaise. Quel charme, je vais fondre.

- On se tutoie alors ?

Grand sourire de sa part, gêne immobilisatrice de mon côté.

- Je rigole, je rigole, dit-il en me voyant passer du rouge compte bancaire au rouge « fille-qui-a-trop-honte ». Bien sûr qu'on peut, qu'on doit se tutoyer ! Et, pour répondre à ta question, oui, c'est la première fois que je viens à cette laverie. Ma machine est en panne.

OK, il a une machine à laver chez lui. C'est signe de stabilité financière. Imagine s'il a un lave-vaisselle ? Je suis sûre qu'il a un CDI. Peut-être qu'il est même... Fonctionnaire ! Beau, philosophe, bon parti. C'est mon jour de chance. Je sentais ces dernières semaines que la roue était en train de tourner. Une augmentation de salaire, l'arrêt de blagues sexistes, mon bus que je ne loupais plus jamais ! C'est le karma, c'est sûr ! Je le mérite bien après toutes ces années de galère. Mieux, ce sont les étoiles qui se sont alignées pour moi ! Oui, c'est ça ! L'horoscope de ce matin disait bien « Une rencontre surprenante s'offre à vous. Mais n'oubliez pas que le vrai amour fait peur. Ayez le courage de tracer votre propre chemin et d'aller au-delà de convenances, osez vivre votre propre vie. Vous le méritez bien après toutes ces années de galère » ou quelque chose du genre, non ? Il m'interrompt dans mes pensées :

- Et toi alors, une raison spéciale pour venir laver ses habits aussi tôt un dimanche ?

Le fait que je dorme mal parce que je travaille trop. Le fait qu'il n'y a personne qui m'attende chez moi à part mon chat Sisyphe. Le fait que je n'arrive tout simplement pas à profiter de mes week-ends si ce n'est pour faire des corvées pour bien préparer ma semaine.

- J'aime l'air matinal ! Dis-je pour éviter de lui faire entrer dans une de mes séances hebdomadaires avec ma psy. « Et toi, tu travailles dans quelque chose d'étrange pour venir aussi tôt le dimanche ou tu as une raison plus intéressante ? »

- Il faut que je te dise... je savais que tu serais ici, je suis venu pour te rencontrer.

- CLICK, fît ma machine.

Je l'ai croisée pour la première fois à la librairie du quartier. J'ai eu immédiatement envie de venir à sa rescousse. Elle portait de nombreux sacs trop remplis et avait du mal à tenir son livre de choix pincé entre son épaule et son menton. Son indépendance semblait maquiller sa souffrance. J'ai pourtant décidé, pour une fois, de ne pas intervenir. Je m'étais promis d'arrêter de veiller plus sur les autres que sur moi-même. Mais qu'est-ce qu'elle était belle. « Les vieilles habitudes ont la peau dure » m'avait répété pendant des longs mois mon collègue de cellule. Il avait raison. J'ai commencé à la suivre. De loin. Sans me faire remarquer. Je n'arrivais pas à m'arrêter. Quelque chose me poussait à m'approcher d'elle. Pas trop prêt ! Si j'arrivais à sentir le parfum de shampoing qui se dégageait de ses cheveux ballants, j'étais trop proche. J'avais déjà appris cette leçon. Je l'ai suivie jusqu'à sa maisonnette. Je l'ai vu encore avoir des difficultés à ouvrir les portes avec ses courses dans les bras. Mon dieu, qu'est-ce que j'avais envie d'adoucir sa vie. Je pris une grande respiration et dit à moi-même :

- Tu te rends compte dans quoi tu es en train de te relancer ?

Je pensais que si. Les prochaines semaines démontreraient que non.

J'ai commencé à la suivre. Rien d'autre n'avait de sens pour moi. Juste elle. Elle et sa vie millimétrée. Chronométrée. Je me levais très tôt pour pouvoir assister à son réveil. Entendre son alarme se déclencher au son de Louise Attaque. Voir s'ouvrir ses yeux profonds, entourés de cernes. L'observer se lever en un instant et refaire son lit comme une militaire. Pour son petit-déjeuner, elle mangeait toujours deux toasts, un au beurre salé et un autre à la confiture, sans jamais mélanger les deux. Elle prenait aussi deux tasses de cafés, une avec ses toasts et une autre après sa douche en lisant le journal local, avant de se brosser les dents. Je ne l'observais jamais dans la salle de bain ni aux toilettes, je lui laissais son intimité. Elle donnait à manger à son chat et partait au travail. Elle prenait le bus pour s'y rendre, alors c'était facile de la suivre à vélo. J'étais un simple spectateur, je ne faisais qu'observer. Au début, en tout cas.

Qu'est-ce qu'elle bossait cette fille ! C'était toujours la première à arriver le matin et la dernière à partir le soir. Elle travaillait au supermarché du coin et semblait tout faire. Elle compensait là où ses collègues paraissaient. Plus elle s'acharnait, moins ils se dédiaient. Pire, pour seul compliment, ils lui faisaient de remarques sexistes. Une nuit, pendant que je fouillais leurs archives, j'ai découvert qu'elle gagnait moins que tous ces collègues ! Ça m'a mis dans une rage folle. J'ai presque mis le feu dans les stocks. J'ai pris une grande respiration et fini par me dire que ça lui causerait plus de torts que de bien. Alors je me suis contenté de récupérer des enregistrements de son directeur trompant son épouse avec des clients à la réserve. Cela me semblait un bon levier pour faire du chantage dans l'avenir. Cette incursion m'a conforté dans ma décision d'être son ange gardien. Quelqu'un d'aussi gentil mérite une vie heureuse.

Les soirs elle rentrait fatiguée. Elle ne semblait pas avoir la force de se faire à manger, puisque à chaque fois elle se faisait un repas de micro-ondes. Petit salé aux lentilles, lasagne à la bolognaise, gratin de choux-fleurs. Ses dîners tournaient autour de barquettes plastiques et d'yaourts aux fruits. Sauf les samedis, quand elle se permettait la folie de prendre une pizza à emporter chez Juliano's. Base crème les semaines paires, base tomate les semaines impaires. Elle mangeait seule, devant des films classiques, l'actualité ne l'intéressait pas. Elle n'appelait jamais personne, personne ne l'appelait jamais. J'ai découvert, grâce aux dossiers de sa psy, qu'elle était fille unique, que son père l'avait abandonné encore en couches et que sa mère avait décédé d'un cancer. Elle avait aussi du mal à lier des amitiés et encore plus des relations amoureuses, elle ne se considérait pas digne d'intérêt. Elle était seule. Toute seule dans la vie. Cela me faisait pleurer quand je la laissais le soir, après qu'elle s'endormait. Personne ne lui avait jamais offert un amour inconditionnel. Personne ne lui avait appris à s'aimer et à apprécier les petits plaisirs. Cette vie dure et pénible était sûrement tout ce qu'elle avait connu. Elle avait besoin de douceur et j'allais le lui en offrir.

J'ai dû changé de travail, pour gagner en flexibilité horaire. Grâce à un contrat d'écrivain free-lance, j'ai remplacé au pied levé un rédacteur qui avait eu un « fortuit accident ». Une fois libre, j'ai commencé à l'aider avec des petits riens : retenir le bus avec mon vélo quand elle était en retard, remettre ses clés sur sa porte quand elle les faisaient tombé derrière son canapé, mettre ses factures en évidence quand elle oubliait de les payer, éteindre sa lampe quand elle s'endormait en lisant, récupérer son portefeuille quand elle l'oubliait dans le bus, placer son livre dans son sac avant qu'elle ne parte au travail. J'ai même envoyé une lettre anonyme et menaçante à son directeur, ce qui a donné comme résultat une augmentation de son salaire et un séminaire contre le harcèlement. Je m'approchais trop d'elle, je prenais trop de risques. Il fallait que je sortes de l'ombre. Je suis donc retourner à la librairie de notre rencontre. Elle y était, comme tous les samedis. Dans sa main, Lettre d'une inconnue, de Stefan Zweig. Rien de plus approprié. Mais je ne voulais pas lui écrire ni rester anonyme. Je l'aimais et j'étais prêt à le lui dire. J'ai acheté le même livre et parti m'enfermer chez moi. Je lui laissais seule, pour la première fois depuis des semaines. Cela m'a paru presque insurmontable. Et si quelque chose lui arrivait ? Cela me brisait le cœur. Mais je devais préparer mon intervention du lendemain. Elle irait à la laverie, tôt le matin, comme tous les dimanches. J'irais aussi, comme d'habitude. Mais cette fois-ci, je lui parlerais. Cette fois-ci, elle me verrait. Et je lui raconterais tout.

Ma machine venait de finir son cycle. J'avais les yeux écarquillés. Qu'est-ce qu'il venait de dire là ? Il savait que je serais là ? Il est venu pour me rencontrer ? Certainement un autre lyrisme de sa part. Mais je voulais quand même qu'il clarifie son propos :

- Je pensais que tu ne croyais pas au destin, dis-je d'une voix muette.

- Ce n'est pas le destin, je savais que tu serais là ce matin pour laver tes habits pour la semaine, comme toutes les semaines.

Ma respiration s'arrêta. Est-ce qu'il était en train de dire ce que j'étais en train d'entendre ? Est-ce que j'étais en train de déduire ce qu'il était en train d'insinuer ? Est-ce que j'étais en train de comprendre ce qu'il... Je n'ai pas eu le temps de mettre mes pensées en ordre, il continua :

- Il faut que je t'avoue quelque chose, je te suis depuis quelques semaines...

Il continua à débiter. Un coup de foudre, une force surnaturelle qui le poussait à me suivre, une obsession qu'il considérait saine, ses tristesses quant à mon sort, sa colère à l'égard de mes collègues, son admiration sincère envers ma vie, son envie d'être mon ange gardien, ses bonnes actions. Et, finalement, sa prise de conscience que c'est qu'il faisait n'était pas vraiment sain et que cela ne pouvait plus continuer. Son achat du livre. Sa venue ce matin.

- Tu n'aurais pas pu écrire une lettre du coup ? Balbutiai-je, encore sous le choc.

- Je voulais te parler, être là avec toi. Je ne supportais plus d'être derrière toi.

- Sacré histoire hein, franchement je ne sais pas quoi penser. Pour tout te dire, j'hésite entre appeler la police ou un hôpital psychiatrique. Tu as de la chance qu'il y a des caméras partout dans la laverie.

- C'était prévu, pour que tu te sentes en sécurité.

- Non mais, ça suffit ! Tu peux t'arrêter avec tous tes plans et ta protection bizarre là ! J'ai vécu très bien ma vie jusque là, tu sais ? Je n'ai pas besoin d'un protecteur. J'ai envie d'amour et de romance, c'est vrai. Mais je n'ai pas besoin qu'on m'apprenne à vivre. Surtout un stalker comme toi ! Je lui ai craché le mot comme une sentence de mort.

J'ai mis mes habits encore mouillés dans mon panier et je suis parti en tornade de la laverie. Tout était confus dans ma tête. Pour qui il se prenait ? Mais qu'est-ce qu'il avait en tête pour faire tout ce qu'il avait fait ? Son intention ne semblait pas mauvaise. Mais il m'avait suivi contre mon insu pendant tant de semaines. Il faut avouer que ma vie était plus agréable grâce à ses interventions. Et le salaire en plus au boulot avec les blagues misogynes en moins c'était génial. Sans compter ses petites attentions qui faisaient de ma vie quelque chose de plus fluide. Est-ce si grave de se faire observer ? Mais oui, il a enfreint mon intimité ! Il a commis plein d'effractions et presque incendié mon lieu de travail ! Ce qui demandait un sacré courage, il faut se l'avouer. Il était peut-être juste prévenant ? Mais non ! C'était un fou qui me regardait par la fenêtre du matin au soir ! En même temps il devait me trouver intéressante pour passer autant de temps à m'observer. Ce serait une première. Et, au moins, il savait dans quoi il se mettait, alors il n'aurait pas

d'excuse pour une rupture. Mon dieu, je pense à une relation avec un sociopathe, quel est mon problème ? C'est à ce moment que je me suis rappelé de mon horoscope du jour. Je suis retourné à la laverie.

Il était toujours assis, mais maintenant il appuyait ses coudes sur ses genoux et tenait sa tête entre ses mains. Il fixait son panier rempli, entre ses jambes.

- J'accepte, mais à une condition ! déclamaï-je comme une héroïne de romance.

Il tourna la tête vers moi avec un mélange de surprise et appréhension.

- Je veux que tu ne me caches plus jamais rien. Dès maintenant on partage tout. Si c'est pour être bizarre, soyons bizarres ensemble. C'est à prendre ou à laisser.

Il fit encore un de ses merveilleux sourires et se leva pour venir vers moi. Il me prit dans ses bras par les hanches et me lança vers le haut. Je ris. Il m'approcha de lui et nous nous embrassâmes. C'était doux, c'était chaud, c'était lumineux. C'était logique.

Au bout de quelques secondes, j'entendis les applaudissements. Dans l'intensité de nos échanges, je ne m'étais même pas rendu compte que la laverie s'était remplie pendant mon aller-retour. Je rougis. Maintenant on était deux à se faire observer. Il me fit un regard entendu et me prit par la main. Nous saluâmes comme si on était à la fin d'une pièce de théâtre. Je sentais que, malgré notre rencontre, disons, singulière, la vie allait être plus douce. Et peu m'emportait l'avis des autres, je mènerais ma vie comme bien me semblais. Avec une petite aide des étoiles. Merci les astrologues!

Nous sortîmes de la laverie main dans la main, paniers sous les bras et prîmes ensemble une grande respiration.

- Par quoi tu veux vraiment commencer notre vie à deux ? me demanda-t-il.

- Je dirais qu'un bon café ne ferait pas de mal.

- Un troisième ?

- Arrête de faire des remarques bizarres, je suis encore en train de m'habituer à vivre avec un stalker.

- Pardon, dit-il en rougeoyant pour la première fois.

- Je te taquines, je ne t'appellerais plus comme ça, promis. D'ailleurs, tu ne m'as finalement jamais dit ce que tu faisais de ta vie.

- Je suis écrivain free-lance.

- C'est super ça ! Tu écris quoi ?

- Oh, rien de spécial. J'écris juste pour le journal local.

- C'est pas vrai, je le lis tous les jours ! Mais tu savais déjà ça, n'est-ce pas ?

- Un peu, oui...

- Et tu écris pour quel rubrique ?

- L'horoscope.